La Révolution Chinoise

par KÉMING-TAN et HARMEL

...nement de "LA GUERRE SOCIALE"

La Révolution Chinoise

Par KÉMING-TAN et HARMEL

La Chine et la Révolution Chinoise

⚜ ⚜ ⚜

Le monde occidental sait peu de choses sur la Chine. Des nouvelles que lui rapportaient les voyageurs, de celles que donne quotidiennement la presse, il n'a guère retenu que le côté pittoresque et fantastique, si propre à créer des légendes. C'est le pays des étoffes de soie chatoyantes, des Dragons infernaux, des porcelaines délicates, pays surpeuplé, dont les usages et les mœurs sont totalement différents des nôtres. L'Empire du Milieu, depuis le Moyen-Age qui le nommait *Cathay*, n'a guère inspiré d'autres sentiments, en général, que celui de la surprise et de l'inquiétude.

On craint ce que l'on ne comprend pas et tout, dans la vie de l'immense pays, était bizarre, incompréhensible, biscornu pour les cerveaux européens.

Il est juste de dire que le Chinois ne se laissait pas pénétrer. Le nationalisme jaune craignait le *Barbare*, le méprisait aussi, sentiment que l'Européen infatué de sa force lui rendait bien d'ailleurs. Moralement, la Chine élevait autour d'elle, pour s'isoler, un mur plus efficace que ses naïves fortifications de porcelaine chargées de la défendre contre les peuplades du Nord. Deux civilisations se heurtaient dans quelques ports : les occidentaux — et ce n'étaient pas les plus honorables spécimens de leur race — fiers de leurs armes, pénétrés de l'esprit d'entreprise, de conquête et de rapine, convaincu de la supériorité de leur peau, traitaient la Chine comme un pays virtuellement conquis. Les Orientaux se reposaient sur leur civilisation séculaire, se moquaient entre eux des étrangers brutaux, se soumettaient le plus souvent.

L'Europe, enhardie par la torpeur de la Chine, la considérait comme sa cliente naturelle et obligée. Les missionnaires y apportaient l'Evangile ou la Bible, précédant et aidant les commerçants qui débitaient leur camelotte, leurs alcools, leur opium, sans préjudice d'autres engins de destructions plus rapides. Ces avant-coureurs habituels de toute colonisation montraient bien de quelle façon les nations blanches entendaient traiter les Chinois. Lorsque ceux-ci prétendirent se défendre contre les poisons dont les comblaient la sollicitude des Européens, une bonne et juste guerre leur apprit que le respect des nationalités n'est pas un article d'exportation et que les races supérieures ne sont pas soumises, vis-à-vis de « sales sauvages », au respect du droit des gens. Les mœurs militaires n'étaient pas différentes alors de ce qu'elles sont aujourd'hui, et les conquérants franco-anglais profitèrent de leur victoire pour razzier Pékin et mettre à sac le Palais d'Hiver. On devait recommencer après eux.

* * *

Et cependant, cette société chinoise que les Occidentaux tenaient en si grand mépris, possédait une civilisation vieille de bien des siècles, parvenue à son plein épa-

215926 DON

nouissement alors que l'Europe était encore barbare. Longtemps avant le XIVe siècle les Chinois avaient inventé la poudre, utilisé la boussole, découvert l'imprimerie. La constitution de leur société se perdait dans le passé. L'intelligence de ce peuple avait édifié des philosophies aussi élevées que celles dont nous nous enorgueillissons, accepté des religions moins absurdes dans leur principe et pas plus superstitieuses que le christianisme. L'industrie des Célestes et leur agriculture étaient poussées à un degré de perfectionnement dont les premiers envahisseurs n'avaient pas l'idée.

Mais cette civilisation était précisément trop belle ; elle avait fleuri trop complètement ; elle était parvenue à un équilibre parfait et s'était arrêtée, satisfaite de ses efforts passés, sans en tenter de nouveaux. Isolée des peuplades voisines demeurées primitives, ignorante d'autres civilisations proches ou lointaines, la Chine, comme Bouddha contemplant son nombril, s'était repliée sur elle-même, avait renoncé à toute nouvelle tentative. Ses institutions étaient devenues immuables, son initiative avait cédé la place à la routine, son activité s'était comme figée, son horizon de plus en plus rétréci. Rien ne parvenait à distraire son attention tout entière absorbée par la vie quotidienne et terre-à-terre. Sa conquête par une dynastie mandchoue à la fin du XVIIe siècle n'était pas davantage parvenue à l'émouvoir que les menaces des nations européennes. L'Empire Céleste semblait en sommeil.

Mais cette immobilité a disparu aujourd'hui. A la tranquilité traditionnelle de la Chine a succédé un trouble que les Européens établis là-bas constatent tous. L'immense empire semble s'éveiller et secoue sa torpeur séculaire. Immédiatement après l'insurrection des Boxeurs et l'invasion des armées internationales, la Chine éprouve un incontestable besoin de se régénérer. La presse européenne enregistre les « essais » de modernisation et de réformes tentés par le pouvoir et laisse passer quelquefois d'étranges nouvelles qui apprennent à ses lecteurs qu'un grand mouvement révolutionnaire, républicain, socialiste, anarchiste, est en progrès dans ce pays.

C'est cette page de l'histoire d'une Chine nouvelle que nous allons exposer ici.

La Vie sociale en Chine

Avant d'aborder l'historique de la Révolution chinoise, il est nécessaire d'exposer les conditions sociales qui lui ont donné naissance.

La Chine est un pays plutôt agricole qu'industriel et commercial. Les grandes usines, les grands établissements de commerce y sont fort rares et sont loin d'atteindre le développement que les pays occidentaux connaissent. Par là même, la situation sociale de l'Empire du Milieu diffère de celle de l'Europe actuelle.

Depuis longtemps, on distingue quatre classes dans la société chinoise :

1° Les lettrés ou mandarins ;
2° Les agriculteurs ;
3° Les ouvriers industriels ;
4° Les commerçants.

Les lettrés ou mandarins forment l'aristocratie de la société. Ils sont considérés comme supérieurs aux autres habitants qu'ils méprisent, comme le seigneur méprisait le manant. En réalité, il n'y a en Chine que deux classes, dont l'une formée des agriculteurs, des ouvriers et des commerçants constitue le prolétariat, soumis à la domination de la première, celle des mandarins, qui correspond assez bien à la bourgeoisie occidentale.

Sans doute, cette hiérarchie sociale n'est pas absolument comparable à celle de l'Europe dont la Chine est loin d'avoir atteint le développement industriel. Le mandarin chinois ne domine pas le peuple pour les mêmes raisons que le possesseur blanc. Mais cette bureaucratie est intimement liée au capitalisme qui se confond avec elle. Il y a des capitalistes en Chine, mais tous s'empressent d'*acheter* un titre de mandarin, qui les apparente au pouvoir politique, leur donne une garantie contre l'arbitraire des autorités et leur fournit, d'autre part, les moyens d'exploiter plus commodément le peuple à leur propre compte.

C'est ainsi que les grands propriétaires agricoles sont souvent des mandarins. Ils exercent une oppression formidable sur les cultivateurs. Si, pour une cause ou pour

une autre, un de ses fermiers n'arrive pas à payer sa redevance, le propriétaire l'accuse par une simple carte de visite à la *sous-préfecture*. Le *sous-préfet* donne alors ordre au malheureux cultivateur de payer et, si celui-ci ne s'exécute pas immédiatement, lui fait subir le supplice du bambou. C'est un de ces jugements sommaires que représente notre gravure (1).

Ce fait — on pourrait en citer bien d'autres — suffit à montrer l'influence oppressive dont dispose le mandarin.

Chose étrange, ce régime de servitude sans limites à laquelle est soumis le peuple chinois, a trouvé des apologistes inattendus en Occident. Ce fut la mode au XVIII^e^ siècle de vanter la Chine. Avec Voltaire, les Encyclopédistes et surtout les Physiocrates, ne tarissaient pas d'éloges sur les institutions de ce pays, le donnaient en exemple aux Européens, opposaient sa constitution *démocratique* à celle de l'Ancien Régime, se servaient de ses lois, réelles ou supposées, pour battre en brèche le Droit Divin ! Le mandarinat leur paraissait le dernier mot de la sagesse. Le gouvernement par une bureaucratie intellectuelle avait, aux yeux de ces philosophes, un mérite incomparable : il réalisait leur idéal d'une société conduite à la vertu et à la science, par les professionnels de l'intelligence.

Ces panégyriques puérils étaient aussi loin de la réalité que le dédain systématique du populaire. La Chine des philosophes n'était pas plus exacte que celle des opéras-comiques.

En réalité, le mandarinat constitue une domination détestable : C'est à lui que la Chine doit d'être demeurée immuable et fermée. Satisfaits de leurs privilèges, craignant une modification dans la vie sociale qui les leur ferait perdre, les mandarins se sont obstinément attachés à l'ancien ordre de choses, se sont opposés de toutes leurs forces à une transformation, ont cherché à maintenir un régime qui est à tous les points de vue profitable, et qui se traduit par une effrayante inégalité dans les conditions d'existences.

Les ouvriers de la ville et de la campagne se nourissent de sorgho, de maïs, de riz, de légumes salés, très rarement de viande, et boivent de l'eau. Faits d'étoffes grossières, leurs vêtements sont presque toujours déchirés et salis. Ils vivent dans une promiscuité indicible ; une misérable pièce suffit pour une famille ou pour quelques camarades. Leur dépense annuelle ne s'élève guère qu'à 200 ou 300 francs de notre monnaie.

Au-dessus de ces parias sont les employés et les petits commerçants dont le budget ne dépasse pas 300 ou 400 francs. Leur nourriture est un peu plus relevée. A l'ordinaire de la classe pauvre, ils ajoutent du blé, de la viande, boivent du thé. Ils sont vêtus plus décemment, parfois en soie grossière. Pour une famille de quatre à cinq personnes, ils occupent un logement de deux ou trois pièces.

Avec les mandarins de grade moyen, les gros négociants, les propriétaires, commence l'aristocratie. Leur nourriture correspond assez à celle des bourgeois riches à Paris. Leurs vêtements, toujours en soie, se complètent en hiver de fourrures précieuses. Une famille moyenne dispose de cinq à dix domestiques, occupe une maison de trente à quarante pièces et dépense cinq fois plus que la classe précédente.

Plus riches encore, les mandarins de haut grade et les nobles ajoutent à leur ordinaire tout le confort occidental. Leurs ressources incomparablement plus élevées leur permettent de déployer le luxe dont la description si souvent répétée émerveille les Européens.

Ce tableau n'a pas sans doute la rigueur d'un document statistique, mais il donne bien cependant la comparaison très approchée de la vie des différentes classes. Encore faut-il remarquer qu'il ne comporte que la description des dépenses courantes et nécessaires et non les frais exceptionnels qui, pour la classe privélégiée, sont inappréciables.

L'inégalité entre le peuple chinois et les dirigeants est donc considérable. Les révolutionnaires ont trouvé, dans ce contraste choquant, un moyen de propagande simple et efficace.

Par le texte, par l'image, dans un symbolisme accessible à tous, ils ont cherché à représenter la différence des classes, et cette propagande a donné d'importants résultats.

*
* *

Les hauts mandarins font des fortunes extraordinaires. Feu Li Hung-Tchang, vice-roi du Petchili, qui eut son heure de célébrité en Europe ; l'ancien vice-roi des Deux-Hou, Tcheng Ké-Tong, qui fut un moment bien connu sur le boulevard parisien, ont amassé, au cours de leur administration, des richesses extraordinaires et dont il faut chercher l'origine ailleurs que dans des économies réalisées sur leurs appointements. L'exploitation de leurs administrés n'a aucun secret pour les fonctionnaires du Céleste Empire ; les tours du bâton sont familiers aux grands dignitaires ; les pots-de-vins seraient chinois s'ils n'avaient déjà mérité d'être occidentaux. Tout prétexte est bon pour voler, et les mandarins ont montré à cet égard une ingéniosité que leurs collègues européens n'arrivent pas à égaler malgré tous leurs efforts.

Les inondations sont fréquentes en Chine. Mais elles ne sont pas dues seulement à des causes naturelles, géographiques ou climatologiques. Elles sont souvent — le plus souvent — provoquées artificiellement par les mandarins. Ceux-ci y trouvent un double intérêt : après l'inondation, ils sont chargés de la réparation des digues détériorées, et c'est l'enfance de l'art que d'en retirer un petit pécule ; d'autre part, les digues reconstruites, ils reçoivent une récompense du gouvernement.

Les famines qui désolent la Chine et forment le plus abominable fléau du pays, sont également causées, presque toujours, par la rapacité et la tyrannie du gouvernement local qui se superpose, sans scrupules, à la tyrannie et à la rapacité du gouvernement de Pékin.

Inondations et famines qui, en tout autre pays, sont un accident, un cataclysme déplorable mais exceptionnel, ravagent par suite la Chine de façon continuelle. C'est un mal qui règne à l'état endémique, qui perpétue et accroît la misère du peuple. Des populations entières sont éprouvées, des familles détruites ; les survivants se répandent dans les contrées voisines, à la recherche d'une subsistance précaire, et vont grossir les bandes innombrables de vagabonds et de bandits, contribuant ainsi à généraliser la misère et l'insécurité dans un pays qui devrait être prospère, parce qu'il possède d'infinies ressources qu'une popu-

(1) Cette photographie a été prise en Mandchourie dans un territoire occupé par les Russes, dont quelques soldats assistent au jugement.

lation intelligente, laborieuse, économe et sobre ne demande qu'à exploiter.

Les fonctionnaires sont donc la plaie de l'Empire. Depuis le vice-roi de chacune des vingt et une provinces, dont la sujétion au gouvernement impérial n'est que de nom, jusqu'au plus infime des mandarins, tous jouissent d'un pouvoir presque sans limites.

Recrutés, lorsqu'ils ne doivent pas leur grade à la faveur ou à la fortune, par des concours littéraires anachroniques, savants seulement d'une scholastique stérile et désuète, ils ne présentent aucune garantie d'intelligence et de capacité. Leur moralité est nulle, et ils pressurent sans vergogne le peuple sur lequel ils prélèvent leurs traitements. Comme partout, et davantage qu'ailleurs, ce sont des parasites. Ils sont nombreux, et leur armée s'accroit chaque jour de plus en plus, en même temps qu'augmente, par une conséquence naturelle, l'appauvrissement du peuple.

Cette surabondance des mandarins n'est pas une des moindres causes du mouvement actuel. Petit à petit la crise sociale devient plus aigüe. Le gouvernement chinois, par son impéritie et par ses crimes, fomente contre lui-même la révolution.

⚜ ⚜ ⚜

Les Sociétés secrètes

Géographiquement la Chine présente une unité admirable. La continuité de cet immense pays, séparé d'autre part du reste du continent par de formidables barrières naturelles, lui a permis d'arriver promptement à l'unification politique. Les diverses races qui l'habitaient se sont peu à peu mélangées, leurs antagonismes ont disparu, mais non pas complètement. La langue chinoise, d'ailleurs pauvre et rudimentaire, arrêtée dans son développement par un système d'écriture terriblement compliqué, se partage en dialectes étrangers les uns aux autres. Les distances considérables qui séparent les diverses parties de l'empire font que bien souvent les contrées reculées sont dans une complète ignorance des événements nationaux. Le plus grand nombre des Chinois n'a pas appris le soulèvement des Boxers de 1900 et ses conséquences, ou ne l'a connu que par des comptes-rendus travestis en entier. Un mouvement éprouve, pour ces raisons, de considérables difficultés à se généraliser : Les révoltes précédentes (sauf celle des Taï-pings) sont demeurées locales et ont pu être facilement étouffées au milieu de l'ignorance du pays.

Cette difficulté des communications est la cause qu'il n'y pas de vie générale, nationale en un mot, en Chine.

La dynastie mandchoue des Tsing a pu, au VXII[e] siècle, détrôner la dynastie indigène et établir sa domination dans tout le pays, presque sans coup férir. La vie chinoise s'est morcelée et fragmentée ; elle a pris sa forme la plus caractéristique dans les associations.

Le sentiment de la solidarité est développé à l'extrême chez les Chinois, au détriment, il est vrai, de l'initiative individuelle, et c'est par quoi surtout ils diffèrent des Européens. Grâce à lui, les associations se sont développées en Chine à un degré extraordinaire que l'Occident, plus individualiste, est loin d'avoir atteint. Elles sont de toute espèce : confréries religieuses, groupements de familles, sociétés de secours mutuels ou corporatives, parmi lesquelles les plus curieuses sont certes celles des mendiants et des bandits ; elles sont en nombre infini, et les buts les plus divers, groupent tous les intérêts. Mais à côté de ces organisations plus ou moins reconnues ou tolérées, il existe des associations révolutionnaires secrètes dont l'importance a été grande dans l'histoire de la Chine, et dont l'action est considérable dans le mouvement actuel

Parmi celles-ci qui sont fort nombreuses, les plus puissantes sont sans conteste : l'*Association des Vieux-Frères* et *l'Association des Trois-Points* ou « *Triades* ». Ce sont également les plus anciennes. Elles sont vieilles toutes deux de plus de deux siècles, et ont été fondées au début de la domination mandchoue, pour lutter contre elle avec un programme national. Leurs adhérents qui sont en nombre très élevé se trouvent dans toutes les parties de l'Empire, mais surtout aux environs du Yang-Tsé-Kiang ou Fleuve Bleu pour l'association des Vieux-Frères, et dans le sud pour l'association des *Triades*.

L'insurrection des Taï-pings (1848 à 1863), fut surtout l'œuvre de la seconde. Nationaliste, anti-Mandchoue, elle débuta dans la province du Kouang-Tsi, voisine du Tonkin, et se répandit rapidement. Mais elle ne tarda pas à se transporter dans la région centrale, tout autour du Fleuve Bleu. En 1851, le royaume Taïping de « la Grande Paix » fut fondé, séparant en deux la partie de l'Empire demeurée fidèle à la vieille dynastie. L'année suivante l'ancienne métropole chinoise, Nankin, devenait la capitale du royaume insurrectionnel. La dynastie Mandchoue semblait perdue, et rien ne paraissait pouvoir empêcher sa perte, mais les étrangers veillaient. Des condottières européens se mirent au service du gouvernement impérial ; les troupes régulières franco-anglaises empêchèrent les révolutionnaires d'occuper Shanghaï en 1862. L'intervention étrangère permit à un gouvernement détesté de rétablir sa domination sur le peuple ; la répression fut épouvantable.

L'insurrection des Boxeurs (1900) qui est encore présente à la mémoire de tous fut organisée par l'association nationaliste et mystique Ta-Ta-Hoéi (société du Grand Couteau). L'Impératrice sut à merveille se servir de ce mouvement dirigé d'abord contre sa dynastie en exaspérant les sentiments xénophobes des Boxeurs et en les dirigeant contre les étrangers.

L' « Association des Trois-Points », puissante surtout dans le Sud, est intimement mêlée au mouvement révolutionnaire actuel.

Ces sociétés recrutent leurs adhérents dans toutes les classes de la société chinoise, mais surtout parmi les agriculteurs, les ouvriers et les commerçants. Une grande solidarité unit les membres qui se doivent aide réciproquement. Des grèves ont été souvent fomentées par elles. Si un des adeptes subit une injustice, tous sont tenus de la faire réparer, et dans ce but, les sociétés secrètes ont maintes fois fait usage du terrorisme. Des mandarins sont tombés victimes de leurs coups, faits exceptionnels chez les Chinois qui opposent plutôt au despotisme la résignation passive que l'audace de la révolte.

Ces sociétés conservaient donc, malgré la somnolence de la vie chinoise, une tradition révolutionnaire, que les insurgés actuels ont pu mettre à profit ; mais, par elles-mêmes, elles n'auraient pu déterminer le mouvement si

nouveau, à tous les égards, qui bouleverse la Chine contemporaine.

Patriotiques, nationalistes, chauvines mêmes, fidèles au souvenir des dynasties indigènes, ennemies des Mandchous exécrés, elles ne s'élevaient pas au-dessus du dessein de chasser les usurpateurs du trône impérial. Néanmoins, obligées de faire appel au peuple, se servant, pour leur propagande, de la haine soulevée par le mandarinat,

Les aspirations modernes

⸸ ⸸ ⸸

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la Chine a senti le besoin de se rénover. De nombreuses tentatives ont été faites à plusieurs reprises, mais ont toujours échoué par

Carte de la Révolution Chinoise

(Les cercles noirs indiquent les principaux centres de l'insurrection.)

elles prenaient, par une opposition inévitable à l'ordre social établi, une allure démocratique. Le royaume Taï-Ping de la « Grande Paix » avait essayé de réaliser ces aspirations nouvelles. Toutefois il fallait, pour leur donner vraiment corps, que les révolutionnaires d'aujourd'hui pénètrent dans cette armée toute préparée pour la révolte, y introduisent leur propagande, y répandent leurs idées, pour lui donner une vie nouvelle et un nouveau programme d'action.

suite de la mauvaise volonté et de l'opposition du mandarinat.

L'une de ces entreprises, peu connue des Européens bien qu'elle soit intéressante à beaucoup d'égards, eut lieu au XI^e^ siècle, sous le règne de l'empereur Chen-Tsoung, de la dynastie des Song, dans une période d'agitation très troublée. Wan-Ngan-Ché, chef du parti réformateur, gagna la confiance de l'Empereur et put mettre à exécution un programme de socialisme d'Etat. Le pouvoir se

chargeait de procurer le bonheur au peuple. Des lois inflexibles firent de l'État l'unique propriétaire, le seul exploitant. Des tribunaux administratifs établissaient les prix des denrées, frappaient d'impôts les riches en exemptant les pauvres. Le produit de ces impositions était affecté à l'assistance obligatoire. D'autres tribunaux faisaient le partage annuel des terres, distribuaient les grains nécessaires à l'ensemencement, décidaient du genre de culture, faisaient des avances jusqu'au moment de la récolte. Un grand tribunal agricole siégeant à Pékin centralisait les renseignements. On le voit, les fabricants actuels de Société Étatiste n'ont guère innové.

Ce beau plan fut mis en œuvre vers 1070. Mais l'hostilité des mandarins ne tarda pas à soulever contre lui le mécontentement populaire. En 1086 Wan-Gnan-Ché fut renversé et rien ne subsista de son œuvre.

Plus proche de nous, directement mêlée à notre sujet une autre tentative de salut par en haut eut lieu dans les dernières années du XIXe siècle. Un mandarin, Kang-Yeou-Wéi, esprit curieux, réformateur, partisan de la civilisation occidentale, réussit à convaincre l'empereur Kouang-Siu. Celui-ci commença aussitôt la réalisation d'un programme de réformes. Un décret du 10 juin 1898 appelait dans les Conseils de l'Empire Kang-Yeou-Wéi et quelques-uns de ses amis. Vaine tentative qui dura cent jours ! L'impératrice douairière, menacée dans son omnipotence, soutenue par le haut mandarinat, séquestra l'Empereur et, par un hardi Coup d'Etat, fit arrêter les réformateurs et les fit exécuter après une parodie de jugement. Kang-Yeou-Wéi avait cependant réussi à s'enfuir. L'impératrice, femme terrible, pleine d'ambition et d'astuce, menacée par les Boxeurs, détourna la tempête en les lançant contre l'étranger.

L'entreprise réformatrice de Kouang-Siu lui coûta le trône. Mais les idées nouvelles n'étaient pas mortes. Visiblement, le déséquilibre était trop grand entre la Chine et les autres puissances. La civilisation traditionnelle de l'Empire ne satisfaisait plus les esprits. Il devenait impossible d'ignorer qu'il y avait, hors de l'Empire, d'autres pays, d'autres civilisations, d'autres cultures intellectuelles. Les étudiants revenus du Japon avaient appris à connaître le monde occidental. Il est nécessaire de le dire, le patriotisme fut le premier mobile de leur adhésion aux conceptions modernes. Chauvins, ils souffraient de voir la Chine humiliée par les puissances barbares, s'indignaient de l'impéritie du gouvernement, de la routine qui paralysait toutes les forces de l'Empire. Ils voulaient une Chine neuve pour qu'elle fut puissante. Ils étaient ennemis de la dynastie mandchoue parce qu'ils la regardaient comme néfaste à l'Empire et jugeaient que toute tranformation était impossible par elle et devait se faire contre elle.

Kang Yéou Wéi était demeuré profondément monarchiste. Après son échec et dans l'exil il protestait de son dévouement pour l'Empereur autant que de sa haine pour l'Impératrice. Les nouveaux réformateurs apportaient des idées plus développées. Ils apportaient encore davantage : un esprit révolutionnaire, une exaltation et une ardeur semblables à celles des nihilistes russes des années 1870 à 1880. Ils ne devaient pas tarder, dès lors, à généraliser leurs conceptions, à devenir, de réformistes, plus franchement, plus consciemment révolutionnaires.

Ces intellectuels, ces étudiants qui forment jusqu'à maintenant le plus grand nombre des révolutionnaires appartiennent tous à des familles bourgeoises. Dans leurs séjours à l'étranger, au Japon principalement, aux États-Unis et même en Europe, ils s'iniscient à la civilisation occidentale et aux idées nouvelles dont la propagation est secrète et difficile dans leur pays. Ils lisent les journaux chinois publiés hors de Chine, et dont nous reparlerons plus longuement. Leurs associations sont des milieux de fermentation révolutionnaire, et lorsqu'ils reviennent dans leur pays, ils sont en règle générale acquis aux nouvelles idées. Ils entrent dans le mandarinat civil ou militaire. Sans doute, beaucoup d'entre eux se rangent, oublient leurs conceptions, remisent leur enthousiasme juvénile — et la Chine n'est pas à ce point de vue un pays exceptionnel, — mais la plupart conservent leur idéal, propagent secrètement leurs doctrines, s'affilient aux sociétés secrètes, se servent contre le pouvoir de leurs fonctions ; d'autres, restés en dehors des cadres officiels se consacrent à la propagande, même à la propagande par le fait.

Sous la pression des idées nouvelles, le gouvernement chinois a dû renoncer à son conservatisme et se faire novateur. Après la crise réactionnaire de 1898-1900, les mandarins ont reçu d'en haut l'ordre de devenir réformistes. La modernisation de la Chine a été mise à l'ordre du jour. On a entrepris des réformes que la presse occidentale a célébrées sur tous les modes, et qui sont d'ailleurs demeurées platoniques.

Le pouvoir chinois a même annoncé une Constitution, espérant sans doute par là affaiblir le mouvement révolutionnaire, mais les adeptes de celui-ci, plus intéressés dans la question et mieux informés que les journalistes européens, ne se sont pas laissé prendre à ces protestations de bonne volonté. Ils savent que ce réformisme est tout de façade, et continuent leur bataille contre l'autocratie mandchoue.

⸸ ⸸ ⸸

L'Action Révolutionnaire

Leur propagande s'est d'abord exercée par la presse. Depuis quelques années, des organes révolutionnaires ont été fondés à l'étranger, dans l'impossibilité où sont les rédacteurs de les faire paraître en Chine. Même au dehors, le gouvernement chinois cherche, sans succès d'ailleurs, à les faire supprimer. Voici un tableau de ces périodiques, indiquant le titre des journaux, leur âge, le lieu de leur publication et leurs tendances.

Les divisions de cette presse indiquent bien les deux courants principaux qui se partagent le mouvement révolutionnaire chinois. Les plus anciens et les plus nombreux de ces journaux sont démocrates, antidynastiques, républicains ; ensuite ont été fondés d'autres organes nettement socialistes et anarchistes, qui, malgré leur récente apparition, n'en ont pas moins exercé une considérable propagande.

Nous avons essayé de donner un tableau succinct de l'état social chinois. Il est constitué par une autocratie, ou plutôt par une bureaucratie exerçant des pouvoirs absolus, sans même les quelques apparences de contrôle que les États européens les plus autoritaires accordent à leurs sujets. L'oppression économique se renforce d'une

oppression politique qui dénie tout droit et toute liberté à l'individu.

Les Chinois ne possèdent ni le droit de suffrage, ni la liberté de presse (et c'est pourquoi les journaux révolutionnaires ou simplement réformistes s'impriment à l'étranger) ni la liberté de réunion et de parole.

Prohibée par le gouvernement — cela va de soi — la propagande révolutionnaire est encore rendue extrêmement difficile par le système particulier d'écriture que peu d'individus peuvent connaître. La communication des idées nouvelles a dû surtout se faire oralement, a été très lente par suite. Si l'on tient compte que cette propagande s'adressait à un pays où n'existe pas en somme de vie nationale, où la vie sociale fragmentée et routinière s'est comme ankylosée dans les formes imposées par une oppression séculaire, on conviendra qu'il est surprenant qu'après quelques années d'activité, le mouvement de révolte ait pu prendre son extension et sa force actuelle.

Après avoir été le seul apanage de la jeunesse intellectuelle éprise de la civilisation occidentale, les doctrines révolutionnaires se sont répandues peu à peu dans toutes les classes populaires. La propagande des étudiants, effectuée surtout dans les sociétés secrètes a eu pour effet de réveiller les faibles traditions révolutionnaires de ces associations, de remuer les esprits, de créer des aspirations si nouvelles et si étranges pour un pays qui semblait perdu dans une léthargie incurable.

C'est le propre de la révolution actuelle d'être populaire, de venir d'en bas. C'est ce qui en fait la valeur et l'oppose à tous les essais d'innovation tentés avec plus ou moins de bonne foi par le pouvoir.

Titre	Age	Périodicité	Lieu de publication	Couleur politique
Journal de Chine	15 ans	Quotidien	Hong-Kong	Antidynastique. Fondé par Sun-Yat-Sen et ses amis.
Journal du Peuple	3 ans	Mensuel	Japon	Organe révolutionnaire, républicain, socialiste modéré.
La Chine du XXe Siècle	3 ans	Mensuel	Japon	Révolutionnaire, antidynastique, républicain.
Grand Commun	4 ans	Quotidien	Californie (Amérique)	id.
La Lutte	2 ans	Tous les 10 jours	Japon	id.
Ton-Ting	2 ans	Mensuel	Japon	id.
Ta-King	2 ans	Hebdomadaire	Japon	id.
Chino-Siamois	1 an	Quotidien	Siam	id.
Novaj-Tempoj	1 an	Hebdomadaire	Paris	Anarchiste, communiste, internationaliste, révolutionnaire.
La Renaissance	1 an	Quotidien	Singapour	Révolutionnaire, antidynastique, républicain.
Chino-Anglais	1 an	Quotidien	Canada	id.
La Loi Naturelle	1 an	Mensuel	Japon	Anarchiste révolutionnaire.
La Vie du Peuple	1 an	Quotidien	Californie (Amérique)	Socialiste révolutionnaire.

L'ordre dans lequel sont énumérés les journaux correspond aux numéros portés sur le tableau de la presse révolutionnaire donné en titre.

Le vrai mouvement révolutionnaire, qui prouve son existence en agissant, s'adresse au peuple même ; c'est sur les forces de la masse opprimée et misérable qu'il s'appuie, c'est elle qu'il appelle à la lutte pour sa libération.

Les réformistes tels ceux qui eurent pour chef Kang Yeou-Wéi n'ont aucune place dans le développement des idées nouvelles chinoises. L'illusion d'une révolution venant d'en haut, alors que les hauts dignitaires ont tout intérêt à la combattre, n'a plus comme partisans que quelques intellectuels exilés, sans contact réel avec le

peuple chinois sans influence véritable et qui disputent sans résultats.

Sans doute, on ne saurait dire que la révolution chinoise a un caractère anarchiste, mais il n'est pas douteux que les sentiments démocratiques du début ont été dépassés. Les problèmes d'ordre social se sont fait jour avec une force croissante, et priment aujourd'hui les préoccupations purement politiques.

Dans un discours prononcé à Tokio le 16 janvier 1907 et publié par le *Journal du Peuple*, Sun-Yat-Sen, chef du parti *Kéming* (ou du renversement) s'exprimait ainsi après avoir remarquablement développé la théorie socialiste de Henry George sur la nationalisation de la terre.

« Donc, nous voulons la Révolution de l'indépendance, parce que nous ne voulons pas qu'une seule poignée de Mandchous monopolise tous les avantages ; si nous voulons la révolution politique, c'est parce que nous ne voulons pas qu'un seul homme, l'Empereur, jouisse de tous les avantages ; si nous voulons la révolution sociale, c'est parce que nous ne voulons pas qu'une poignée de riches monopolisent toute la fortune du pays.

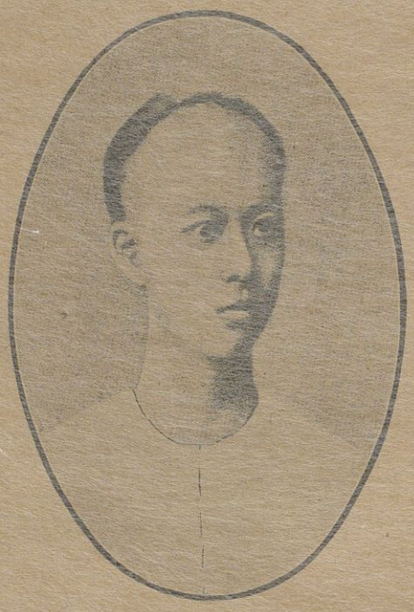
Si nous n'atteignons pas l'un de ces trois buts, nous porterons tort à notre conception d'ensemble.

Dr Sun-Yat-Sen

Quand ces trois buts seront atteints, la Chine sera un magnifique Etat (1). »

Cette conclusion d'un discours remarquable pour la place faite au socialisme s'inspire toujours, il est vrai, de l'origine patriotique du mouvement actuel, mais est-il nécessaire de souligner la valeur considérable des préoccupations économiques qu'elle révèle ?

Suy-Yat-Sen, qui signe de son nom de guerre « Seng-Wen, fondateur de la République en Chine et président des armées *Keming* » est une intéressante figure. Né en 1866 à Hang-Chan (province du Kouang-Toung), il fut envoyé à treize ans au collège de Honolulu (îles Sandwich), puis au Queen's College de Hong-Kong ; il étudia la médecine à Canton, revint à Hong-Kong. Affilié aux *Triades* et bientôt grand-maître de cette association secrète, il fut



She-Kien-Ro

poursuivi, mais pu gagner New-York, puis Londres. Il fut dans cette dernière ville le héros d'une aventure retentissante. Des serviteurs de l'ambassadeur chinois se saisirent de lui en pleine rue, le 11 octobre 1896, et l'enfermèrent dans l'ambassade. Il ne fallut rien moins que les protestations énergiques du gouvernement anglais pour obliger

Tso-Ron

l'ambassadeur à relâcher son prisonnier ! Revenu en Extrême-Orient, Sun-Yat-Sen habite tantôt Hong-Kong, tantôt Singapour. Il avait coutume de séjourner fréquem-

(1) La traduction du discours de Sun-Yat-Sen à laquelle nous empruntons ce passage a été publiée par M. A. Maybon dans le *Mercure de France* du 16 avril 1908 : *Le Programme des Démocrates socialistes chinois*.

ment à Hanoï, mais le gouvernement français, au service de tous gouvernements réactionnaires, l'a expulsé du Tonkin.

Sun-Yat-Sen est ainsi la figure centrale du mouvement révolutionnaire chinois, mais déjà l'insurrection grandissante a demandé la liberté et la vie de jeunes camarades, tombés pour leur cause, en héros, et qui furent les précurseurs ou les protagonistes de l'agitation actuelle.

She-Kien-Ro, fils d'une ancienne famille de Canton, était en 1900 âgé de 19 ans. Révolutionnaire, partisan de Sun-Yat-Sen, il organisa le soulèvement de Kang-Tcho ; il avait projeté de faire sauter la maison du gouverneur, et creusa une mine ; mais la direction ayant été mal déterminée l'explosion réussit seulement à ébranler les murs de la maison. She-Kien-Ro put s'enfuir et se cacha à Hong-Kong. Il revint plus tard dans sa famille pour vendre ses propriétés afin d'aider le mouvement, mais il fut arrêté et exécuté à Kang-Tcho.

Tso-Ron, étudiant au Japon, écrivit en 1903 un livre intitulé la « Lutte révolutionnaire. » Revenu en Chine, il se livra à Shanghaï à une propagande active. Cette ville est divisée en concessions administrées par les Européens. Le gouvernement chinois obtint de ces derniers l'emprisonnement de Tso-Ron et sa condamnation à trois ans de prison. Le jeune révolutionnaire, — il avait dix-huit ans, — n'échappa pas pour longtemps à la mort. Après deux ans de prison, il mourut, et les circonstances mystérieuses de sa mort donnèrent créance au bruit d'un empoisonnement.

Woo-Yé était étudiant à Pao-Ting-Fou (près de Pékin, — c'est là que les Français remportèrent en 1900 une de leurs si glorieuses victoires). Il avait vingt ans en 1905 lorsque le gouvernement chinois envoya en Europe cinq ministres chargés d'étudier les constitutions et les questions politiques. Woo-Yé manifesta contre cette

Woo-Yé

comédie en lançant une bombe au moment du départ du train. Deux ministres furent légèrement blessés ; l'auteur de l'attentat fut tué par l'explosion. Cet acte de terrorisme malgré son insuccès, eut un retentissement considérable en Chine, et fut le signal d'un redoublement d'activité des partis révolutionnaires.

Ma-Foo-Yé, était officier dans les provinces du centre

Ma Foo-Yé, prisonnier.

de la Chine. Révolutionnaire comme beaucoup de ses collègues, il se livra à la propagande dans l'armée. Il était également membre de la Société des *Triades*, et c'est grâce à ses efforts joints à ceux de quelques amis, que les nouvelles conceptions révolutionnaires furent introduites dans cette organisation. Arrêté par ordre du gouverneur de Whoo-Nain, il fut exécuté.

Le soulèvement de Ping-Siang qui commença la campagne révolutionnaire actuelle fut le résultat direct de la propagande de Ma-Foo-Yé.

En décembre 1906 les ouvriers des mines de Ping-Siang, se trouvant sans travail, se soulevèrent contre les mandarins. Cette émeute prit immédiatement une extension considérable par suite de l'entrée en ligne des adhérents de l'association « des Vieux-Frères » et celui d'un grand nombre d'étudiants revenus de l'étranger. Les insurgés se trouvèrent bientôt au nombre de 30,000. Malheureusement, l'indécision des révolutionnaires fit échouer ce gigantesque effort qui fit trembler l'Empire. Les *Kémingtans* de la région du fleuve Yan-Tsé ne soutinrent pas les efforts de leurs camarades. Le mouvement fut réprimé

avec férocité, mais malgré tout, l'activité des rebelles n'a pas cessé d'être considérable dans cette province.

Les révolutionnaires avaient donc tenté à Ping-Siang de mettre à profit des troubles économiques particuliers. De telles occasions ne sont pas rares en Chine, et au mois de juin de l'année suivante, les partisans du *Kéming* suscitèrent dans le Sud à Pak-Koï et à Soua-Tao, des émeutes au sujet d'impôts nouveaux. Plus récemment à Kintchéou, une autre insurrection occasionnée par la même raison éclata à l'instigation des notables eux-mêmes, et prit un caractère d'une violence considérable. Toutes les troupes du Kouang-Toung et du Kouang-Si furent nécessaires pour y mettre fin.

Ici encore, il faut déplorer le manque de cohésion des organisations révolutionnaires et l'indécision dont firent preuve les *Kéming-tans* voisins. Nous avons remarqué le particularisme de la vie sociale chinoise, que l'esprit révolutionnaire n'a pas encore réussi à détruire complètement. L'apprentissage du peuple chinois n'est pas encore fini, il se fait ; mais si l'on songe quelle gravité ont présenté ces révoltes successives et les inquiétudes qu'elles ont donné au gouvernement chinois malgré leur caractère partiel, on peut être assuré que du jour où ces convulsions locales se coordonneront, où l'insurrection au lieu de se disperser en efforts successifs deviendra générale, la fin de l'empire des Tsings aura sonné.

Ces soulèvements locaux dont nous venons de citer les plus importants se produisent d'ailleurs avec une fréquence toute particulière. On les ignore parce que la Chine est loin et que le gouvernement se garde de laisser passer les nouvelles qui ne parviennent que tard et difficilement à l'étranger. La tentative du *tao-taï* Su-Si-Ling est un exemple remarquable de ces entreprises révolutionnaires.

Fils d'une famille riche, Su-Si-Ling se rendit comme étudiant au Japon. Il devint révolutionnaire, et voulut,

Su Si-Ling

comme beaucoup d'étudiants acquis aux idées nouvelles, entrer dans l'armée chinoise. Sa mauvaise vue le fit refuser à l'école militaire japonaise. Il revint alors en Chine, acheta un titre de mandarin, parvint à se faire nommer fonctionnaire à Han-Whé, et gagna la confiance du gouverneur Un-Ming. Il devint alors directeur de police !

En 1907, avec le concours de quelques amis, Su-Si-Ling prépare une tentative révolutionnaire. Le gouverneur eut vent de l'entreprise, mais sans savoir toutefois que l'âme en était le chef même de ses policiers, auquel

Tcho-Kien

il donna l'ordre d'arrêter les révolutionnaires compromis.

Su-Si-Ling se trouva alors dans l'obligation de précipiter un mouvement encore mal préparé.

L'examen des élèves de l'école de police devait avoir lieu devant toutes les autorités. Su-Si-Ling tira sur le gouverneur qui fut blessé mortellement. Les autres fonctionnaires prirent la fuite. Restés maîtres de la place, les insurgés purent s'emparer du dépôt malgré les forces gouvernementales. L'un d'entre eux, Tchen-Pe-Ping, étudiant d'une vingtaine d'années fut tué alors. Les autres résistèrent plusieurs heures avant d'être arrêtés.

Su Si-Ling, condamné à mort, fut éventré. Les bourreaux lui arrachèrent le cœur. Avec lui, son camarade Ma Tson-Hen subit les plus cruels supplices.

L'entreprise follement héroïque de Su Si-Ling eut pour conséquence l'arrestation de sa cousine Tcho-Kien. Etudiante au Japon, cette pépinière d'insurgés, elle se livra dès son retour en Chine à une propagande très active dans la masse prolétarienne. Elle eut l'idée de fonder une école dans le but de recevoir des camarades comme élèves. Il s'agissait donc plutôt, on le voit, d'une organisation révolutionnaire et Su-Si-Ling l'aida beaucoup à réaliser son projet. Les autorités, instruites de ses actes, cherchaient depuis longtemps à la supprimer. Sa parenté avec le *Tao-Taï* révolutionnaire fournit un prétexte : Immédiatement après l'affaire de Han-Whé, et sous la seule inculpation de parenté avec le chef des révolutionnaires, Tcho-Kien fut arrêtée. Sans aucun simulacre de jugement, sans

même un semblant d'interrogatoire, elle fut immédiatement mise à mort.

Le martyrologe révolutionnaire est déjà long en Chine. Mais les efforts des héros dont beaucoup se sont sacrifiés en enfants perdus pour la cause populaire, n'ont pas été vains. Les tentatives de révolte ont pu jusqu'ici être réprimées avec une férocité incomparable même dans ce pays où la vie humaine compte peu, l'esprit révolutionnaire n'a pas été aboli, au contraire. Chaque tentative, malgré son insuccès, a donné naissance à de nouvelles entreprises plus fortes. Les semences de révolte ont fructifié avec une rapidité déconcertante. Les adeptes des idées nouvelles qui se recrutent dans toutes les classes, des intellectuels aux mendiants, voient leur nombre grossir chaque jour.

L'armée du *Kéming* est plus forte aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été. Pendant que la propagande gagne les régions du nord jusqu'ici inféodées aux Mandchous, la révolution a porté des coups terribles à la domination impériale dans les provinces du centre et surtout dans les pays méridionaux, le Yunnam, dont elle est pratiquement maîtresse, et le Kouang-Si, où le 2 décembre dernier, l'armée révolutionnaire s'est emparée de la ville et des forts de Nan-Quan.

Nous ne possédons malheureusement que peu de détails sur l'activité des insurgés. Les renseignements qui nous parviennent sont rares et fragmentaires, et ne permettent pas d'apprécier l'intensité de la lutte et son caractère continu.

Il a fallu un récent incident de frontière pour apprendre la prise de la ville de Ho-Kéou par l'armée insurrectionnelle du Yunnam. Cette localité est située sur la frontière du Tonkin, tout près de la ville française de Lao-kaï, dont les colons et les fonctionnaires ont pu assister aux péripéties de la bataille. Le récit de ces témoins oculaires nous a apporté de curieux renseignements sur la démoralisation des réguliers du gouvernement chinois, qui levèrent la crosse en l'air à l'approche des réformistes, et dont un certain nombre fusilla même le gouverneur de Ho-Kéou qui avait refusé de se rendre !

Ho-Kéou a été perdue bientôt après par les révolutionnaires grâce à l'appui effectif donné traîtreusement par le gouvernement français aux despotes chinois. Mais ce n'est pas cette vilaine besogne à l'actif de la République clemenciste qui empêchera le triomphe prochain de la Révolution en Chine.

⸸ ⸸ ⸸

L'Avenir de la Révolution

Un observateur qui ne saurait être suspect de sympathie pour les révolutionnaires chinois, M. Jean Rodes, correspondant du *Temps*, écrit dans ce journal :

« Il faut cependant noter qu'il existe, à l'heure actuelle, dans tout l'empire, un état d'esprit singulièrement favorable à la rébellion. Les populations, qui, ces dernières années, ont souffert de mauvaises récoltes, de famines, d'une augmentation constante du prix des denrées essentielles et de l'accroissement également continu des impôts, rendent de plus en plus responsables de leur misère les mandarins et la dynastie. Le sentiment antimandchou a fait partout des progrès considérables. Il n'est pas un consul, pas un missionnaire qui ne le signalent, et il est bien certain qu'il y a là, pour la révolution une chance de premier ordre, pour peu que de gros événements amènent l'explosion de cette animosité populaire. (1) »

Les occidentaux n'arrivent d'ailleurs que très difficilement à se rendre compte de la mentalité chinoise. Pour les peuples d'Extrême-Orient, le temps compte peu. Leur patience contraste vivement avec l'activité fébrile des Européens.

C'est déjà un signe considérable que les révolutionnaires de l'Empire Céleste aient pu susciter des sentiments de révolte aussi violents chez leurs compatriotes plus enclins par tradition à la résistance passive qu'aux tentatives de révolte ; pacifiques, ennemis de la lutte, défiants de la force, et qui méprisaient violemment l'état militaire.

Le philosophe Lao-Tsé, entre autres, écrivait il y a vingt-cinq siècles :

> « Où fut guerre, les épines croîtront ; l'année sera stérile. »
> « La Force n'est pas instrument du bien, mais du mal. »
> « Une bonne armée est un indice de malheur. »

Cette antique malédiction des penseurs se retrouve dans les sarcasmes des proverbes populaires :

« Quand un homme ne sait plus travailler, quand il ne peut plus être voleur ni souteneur, il est encore bon pour faire un soldat. »

Ces sentiments antimilitaristes n'ont pas disparus, mais se sont sensiblement modifiés, non que le Chinois aime aujourd'hui la guerre, que de pacifiste il se soit fait guerrier, de mouton loup, mais eu égard à cette circonstance particulière que la force, cette « accoucheuse des sociétés », lui paraît d'un emploi inévitable, et parce que l'armée moderne, réorganisée totalement, est pleine d'adeptes des doctrines subversives.

Nous avons cité des exemples de révolutionnaires entrés dans l'armée pour servir la cause populaire. Leurs camarades sont nombreux et la propagande faite chez les soldats a donné des résultats qui inquiètent fort le Gouvernement. Les troupes des provinces avoisinant le Yan-Tsé-Kiang, celles de Canton, sont en grande majorité gagnées à la cause de la révolution. Leur complicité secrète acquise au *Kéming* peut se changer demain en concours avoué. Les nécessités de la lutte pour la liberté ont fait du pur pacifisme chinois un antimilitarisme qui ressemble étrangement à celui des socialistes européens.

On aurait d'ailleurs tort d'imaginer que les révolutionnaires chinois sont sans ressources. Sun-Yat-Sen a pu rapporter d'Europe la somme formidable pour la Chine de douze millions de taëls. Les insurgés sont approvisionnés d'armes et de munitions par les frontières du Sud et le Yan-Tsé-Kiang. M. Rodes cite cette ruse amusante :

« Les rebelles ont même eu, pendant longtemps, un moyen de s'approvisionner aussi sûr que simple. Les innombrables jonques de pêche qui ont leur attache à Hong-Kong jouissaient d'une licence qui leur permettait

(1) *Le Temps*, 30 mars 1908.

d'avoir à bord autant de fusils avec munitions qu'elles avaient d'hommes d'équipage. Cela, pour se défendre contre les pirates. Les jonques, régulièrement pillées par ceux-ci, — avec quelle bonne volonté, on s'en doute, — obtenaient aussitôt une nouvelle autorisation de se réarmer et recommençaient leur petit commerce, qui n'aurait jamais cessé si, à la suite d'une intervention du gouvernement de Pékin auprès des autorités anglaises, cette licence n'avait été, il y a un mois, rigoureusement réglementée. »

Récemment encore, l'incident du vapeur japonais *Tatsu-Maru* qui faillit amener un conflit entre la Chine et le Japon fut causé par cette incessante contrebande de guerre.

De telles ressources mises à la disposition des révolutionnaires chinois prouvent bien que ceux-ci possèdent une organisation méthodique et de sérieux moyens d'action, qu'ils sont une force non négligeable ; cela d'ailleurs la plupart des puissances étrangères le savent, et ce n'est pas s'avancer à la légère qu'affirmer que les nations possédant des intérêts en Chine et les diplomates intelligents — on n'y saurait compter ceux de France — sont extrêmement préoccupées par la puissance du mouvement *Kéming*.

Mais justement, quelle est l'attitude de l'insurrection chinoise vis-à-vis des étrangers? On pourrait croire, à constater l'influence nationaliste qui a été une des causes primitives du mouvement, que les révolutionnaires sont xénophobes à l'égal des Boxeurs.

Un passage du discours de Sun-Yat-Sen que nous avons déjà cité, peut répondre à cette inquiétude :

« Après avoir reçu l'ordre de renverser le gouvernement mandchou, étranger et tyrannique, et d'établir le régime républicain, l'armée démocratique a encore été chargée d'augmenter le caractère amical des relations avec les puissances afin de favoriser la paix universelle et d'accroître le bonheur du genre humain.

« A cet effet : — Les traités contractés par le gouvernement mandchou avec les puissances étrangères resteront en vigueur ; les indemnités et les dettes seront reconnues comme par le passé et seront, comme auparavant, remboursées par les douanes maritimes ; les privilèges concédés aux puissances étrangères seront maintenus ; les étrangers, personnes et biens, seront protégés dans les régions occupées par le gouvernement militaire.

« Mais, afin d'assurer l'avenir de la constitution démocratique chinoise, nous signifions : — Les traités signés par les Tsing, les avantages concédés, les dettes engagées, tous les actes politiques qui se produiront après cette proclamation, le gouvernement militaire ne les reconnaîtra pas ; si des étrangers aident le gouvernement des Tsing contre le gouvernement de l'armée démocratique nous les considérerons comme des ennemis ; si des étrangers fournissent aux Mandchous des munitions, toutes les marchandises de provenance étrangère seront confisquées. »

Citons encore, sur le même sujet, la proclamation du commandant de l'armée insurrectionnelle du Kouang-Tsi.

AVIS

« Moi, commandant de l'armée révolutionnaire du Kouang-Si (Chine), ayant reçu l'ordre de m'emparer des forts de Nan-Quan, fait savoir à tous les voisins étrangers que ces forts et le territoire qui en dépend sont au pouvoir de notre armée, depuis le 2 décembre. Ils sont occupés par nous, et le but de notre armée est de lutter contre l'autorité Mandchoue seulement et non point contre les autres nations. Les Mandchous, en effet, sont nos ennemis, tandis que nous regardons toutes les autres nations comme amies. Nous sommes maintenant en lutte avec les troupes Mandchoues ; la guerre continuera jusqu'à ce que ces troupes soient chassées du Kouang-Si. Notre campagne s'étendra ensuite plus loin, dans l'intérieur de la Chine, mais nous n'envahirons jamais aucune partie du territoire étranger.

« S'il arrive que certains de vos fonctionnaires ou de vos nationaux sont en résidence en un point où notre influence prévaut, nous les protégerons autant qu'il sera possible.

« Prière de faire connaître cet Avis à tous vos fonctionnaires nationaux.

« *Par ordre :*

« Le commandant de l'Armée révolutionnaire du Kouang-Si. »

Cette déclaration de neutralité absolue vis-à-vis des Européens et qui a été répétée depuis, à maintes reprises, par les révolutionnaires, ne laisse pas de doute sur les sentiments révolutionnaires. Les nations étrangères n'ont donc aucune raison d'intervenir dans la lutte, comme le leur a demandé le Gouvernement chinois.

La Chine n'a-t-elle pas adressé à la France, il y a peu de temps, une demande à prétentions exhorbitantes, et bien digne d'une puissance qui paraît professer relativement à ses sujets exilés une doctrine étrange dont l'enlèvement de Sun-Yat-Sen à Londres fut la mise en pratique.

Les révolutionnaires chinois du Kouang-Tsi, province limitrophe du Tonkin, se sont parfois réfugiés dans notre colonie. La Chine a demandé à la France, non-seulement de leur fermer la frontière, mais encore de lui livrer les insurgés ! Sans doute le droit des gens, la dignité nationale interdit d'accéder à ces prétentions. Mais notre Gouvernement républicain a donné trop de preuves de son applatissement servile devant les pouvoirs les plus détestés, et d'autre part, son rôle de pourvoyeur du capitalisme cherchant des entreprises fructueuses lui fait une obligation d'acheter à tous prix les faveurs impériales, pour qu'il ne se prête pas à cette triste besogne. N'a-t-il pas déjà expulsé Sun-Yat-Sen ? Le Tonkin est loin, et qu'importe, devant une concession de chemins de fer, l'aide donnée aux bourreaux mandchous contre de braves gens en lutte pour leur liberié et la cause de la civilisation ?

Il est possible que le gouvernement français ne soit pas allé jusqu'à livrer aux autorités chinoises les révolutionnaires réfugiés, mais des informations récentes nous ont apris qu'il n'a pas cessé de donner à la domination un appui efficace.

L'incident de Pha-Long où le lieutenant Weigand fut attaqué et tué, par les troupes régulières chinoises, alors qu'il désarmait des rebelles réfugiés, nous a permis d'apprendre quelques procédés « amicaux » des gouvernants français pour leurs compères de l'empire chinois.

Les journaux officieux qui prennent leurs ordres au quai d'Orsay se sont indignés à ce propos contre l'ingratitude des célestes qui récompensaient si mal les services rendus. Nous avons appris ainsi que non seulement les révolutionnaires sont expulsés du Tonkin, et les réfugiés désarmés, ce que nous savions, mais encore que les auto-

rités françaises prêtent aux chinois leur concours dévoué sur toute la frontière, et que le chemin de fer français de Lao-Kay a été mis à la disposition des troupes chinoises pour reprendre Ho-Kéou.

Cette intervention scélérate des Français ne satisfait pas encore les oppresseurs mandchous, qui demandent à la France son intervention armée contre les démocrates !

Ce que nous savons de nos gouvernants nous a appris à tout craindre de leur part ; un tel acte serait abominable et imbécile : c'est peut-être une raison suffisante pour qu'ils l'accomplissent.

On peut d'ailleurs douter que les dirigeants clemencistes sachent malgré tous leurs consuls les événements de l'Extrême-Orient, ou qu'ils s'en rendent un compte exact. On sait ce que vaut la diplomatie française qui niait la possibilité d'une guerre russo-japonaise et prétendait que le Japon serait écrasé en cas de conflit par le colosse russe, au moment même où les coups de canons des Nippons victorieux éclataient devant Port-Arthur. Clemenceau plaisantera, et Pichon qui n'a connu de la Chine que les caves de la légation française à Pékin, aura une fois de plus l'occasion de faire preuve de son inintelligence proverbiale.

***

La presse se tait, ou déforme quelques maigres nouvelles. Cela se conçoit. Il ne s'agit pas seulement dans la Révolution actuelle, d'une action politique, mais encore et surtout d'un mouvement qui, s'appuyant sur les conditions économiques du pays, donne aux préoccupations sociales la première place. Rien de cela ne peut plaire aux capitalistes occidentaux.

La Chine libre, érigée en démocratie socialiste, c'est l'impossibilité pour les coloniaux et les flibustiers d'affaires de poursuivre leurs habituelles rapines faites au nom de la civilisation, de se livrer au troc traditionnel des pots de vin avec les fonctionnaires pillards d'un Gouvernement dont le seul idéal est l'exploitation de ses peuples, c'est la fin des concessions fructueuses, de la pêche en eau trouble, des entreprises plus ou moins réelles ; c'est surtout un exemple moral considérable.

Imagine-t-on l'effet produit sur l'opinion occidentale par le triomphe de la Révolution sociale, dans cette Chine que l'on imaginait fermée à toutes les idées de progrès, que l'on considérait seulement comme un marché propre à écouler les marchandises de rebut, comme un réservoir de travailleurs destinés à supplanter les ouvriers blancs, comme un thème à plaisanteries intarissables ?

Les pontifes de l'économie bourgeoise qui éprouvent quotidiennement l'occasion d'écraser le socialisme — l'ont-ils pulvérisé assez souvent ! — ne trouvaient rien de mieux que dire : Les doctrines socialistes, mais elles n'ont pour partisans que des ouvriers occidentaux ! L'Amérique blanche n'est pas attaquée par votre gangrène, et à supposer que vous réussissiez en Europe, pourrez-vous ignorer l'Asie et ses centaines de millions d'habitants ? — C'était le *péril jaune*, invention de sociologues en goguette, porté sur le terrain économique. Déjà, la réponse était simple. Aujourd'hui, elle devient péremptoire. La menace dont on cherchait à nous effrayer se retourne contre les croquemitaines bourgeois.

La Chine devient socialiste, et nos doctrines s'y affirment les armes à la main. Non seulement le Céleste Empire cesse d'être une terreur, un des points épineux du problème du devenir. Il devient un exemple !

Sans doute, il serait hasardeux d'assimiler le socialisme de nos amis chinois à celui des ouvriers de race blanche. Les conditions économiques diffèrent trop : La grande production capitaliste n'existe pas en Extrême-Orient. Elle n'a pu créer un prolétariat conscient de sa classe, fort de ses traditions révolutionnaires. Il ne s'agit donc pas ici d'une transformation comparable à celle de la société capitaliste en société collectiviste, d'un socialisme basé sur le développement de la production industrielle. Les classes sont moins tranchées là-bas. S'il y a des pauvres et des riches, il n'existe pas, à proprement parler, comme dans notre société, la division accentuée par le capitalisme en producteurs et en possédants. Le socialisme chinois est démocratique dans son principe ; dans son application, il est essentiellement agraire et songe surtout à préparer, par la nationalisation d'un sol sur lequel les grandes entreprises n'ont pas encore mis la main, l'introduction de la civilisation moderne, pour aller plus loin encore. Tel quel, il a une signification suffisante.

Nos idées gagnent. Elles sont comme le bon levain agissant sur la pâte. L'Amérique retentit des premiers bruits de la lutte de classes, échappe à pas de géants à l'individualisme exploiteur. La ténébreuse Afrique est entamée. Et l'Asie, ce fantastique et affolant réservoir de la race humaine a rejoint, en quelques enjambées, sa sœur cadette, l'Europe. L'industrialisme et le paupérisme travaillent pour nous dans l'Empire du Soleil-Levant. La Chine est en pleine transformation violente. L'Inde merveilleuse elle-même ne trouve d'autre ressource, pour échapper à l'abominable domination anglaise, que de venir à nous.

D'un bout à l'autre du monde, formant cercle autour de la terre, peu à peu s'éveille une même conscience ; les cœurs des exploités battent à l'unisson. C'est une belle cause, celle qui est susceptible de soulever, dans une même pensée, les opprimés de l'humanité entière, qui peut dire, vraiment cette fois, comme le Christianisme, qu'elle est *catholique*, universelle, qu'elle s'adresse à tous, que sans distinction de couleur, de race, de langue, de nation, elle appelle au salut et à la liberté tous ceux qui souffrent et qui savent qu'ils peuvent être les maîtres de leur destin !

ÉDITION DE

" LA GUERRE SOCIALE "

121, Rue Montmartre, 121

PARIS

IMPRIMERIE

LA LIBÉRATRICE

ASSOCIATION OUVRIÈRE

83, RUE DE LA SANTÉ

PARIS-13e